



## Espace

France

**Réalisation** : Eléonor Gilbert

**Production et distribution** : Les Films-cabanes, Eleonor Gilbert, 2014

14 min

« *Traité* : ouvrage didactique où l'on traite de l'ensemble d'un certain art, d'une certaine science, de quelque manière particulière, en en examinant toutes les diverses parties. » *Espace* semble répondre à cette définition d'un traité, sous la forme d'un précipité de moins d'un quart d'heure, liminaire, limpide et implacable. Face à la caméra, une fillette, crayon et feuille en main, exprime gaillardement les nombreuses facettes d'une question : l'occupation de la cour de récréation où elle est écolière. Tout ceci ne ressemble à rien d'autre qu'une lutte pour l'espace entre filles et garçons, au détriment des premières. Il est peu de dire que de nombreux

atavismes et conditionnements pèsent – les filles ne jouent pas au foot, et sont globalement cantonnées à la corde à sauter et reléguées aux marges de ce territoire. Dans ce traité, une singulière didactique est à l'œuvre, la parole avance de concert avec sa représentation graphique, le dessin. Cette feuille de papier devient en quelque sorte un médium, un espace commun entre la narratrice, la filmeuse et les spectateurs ; les mots s'y projettent, sont spatialisés, prennent forme sur ce simple support A4. À mesure qu'il se déploie, *Espace* n'est pas sans renvoyer au burlesque, genre cinématographique qui, rappelons-le, s'empare souvent de sujets tout à fait sérieux et produit une pensée précieuse sur le réel. On pense, pour l'avalanche de mots, aux Marx Brothers, à Luc Moullet pour cette façon d'arpenter un lieu et une question, avec en commun une logique de l'épuisement – caractéristique du burlesque, mais aussi d'un traité.

L'alliage des mots et de leur représentation figurale finissent par créer une saturation – qui se matérialise sur la feuille : les formes deviennent ratures et gribouillis –, révélant aussi bien l'absurdité de la situation que sa gravité. *Espace* débute par un plan séquence de près de 7 minutes d'une grande intensité : intervient alors la première coupe. L'idée directrice d'Éléonor Gilbert est bien entendu ici de respecter la parole, de la capter à l'œuvre et au travail, dans sa temporalité. Cette première partie du film est pratiquement de l'ordre du performatif – on est assez époustoufflé par la faculté d'abstraction de cette écolière qui n'a peut-être pas 10 ans. La seconde partie est constituée de blocs plus courts, mais en suivant les mêmes objectifs. L'ensemble est parcouru par une hésitation amusante, entre ces composantes, laquelle cadrer ? Les mots et le visage qui les émet ou les mains qui exécute le dessin ? Ainsi le traité est aussi cinématographique, tant la forme – simplicité n'est pas pauvreté – est questionnée ; la caméra jongle sans cesse et doit choisir entre deux « réels » : d'une part la parole qui dit, d'autre part la matérialisation de celle-ci sur la feuille. Ainsi la filmée et la filmeuse semblent chacune face à un théorème insoluble où les données abondent. Chacune cherche sa place, et tente de l'inventer : mettre en scène ou être mise en scène, telle est la question.

**Arnaud Hée**

**Extrait d'*Images documentaires* n°81 (2014)**

**Ne peut être reproduit sans l'accord de la revue**